1

Ce qui suit a été consigné par le chevalier puis moine Domingo de Soria Luce, dans un monastère de la ville de Lima, où il s'était retiré du monde, treize ans après la conquête du Pérou.

2

En novembre de l'an 1532, notre troupe composée de trois cents chevaliers et fantassins traversa, sous la conduite du général Francisco Pizarro – paix à son âme – les terribles montagnes de la Cordillère. Je ne m'appesantirai pas longtemps sur les difficultés et les dangers de cette marche. Je me contenterai de dire que nous crûmes parfois notre dernière heure venue et que nous attachâmes moins d'importance aux tourments de la faim et de la soif qu'aux horreurs de la nature sauvage, aux abîmes béants, aux sentiers à pic, qui étaient en certains endroits si étroits que nous devions descendre des chevaux et les tirer derrière nous par la bride. Je n'ai pas non plus l'intention d'évoquer l'épouvantable désert, le froid et les tempêtes de neige ; ni que quelques-uns d'entre nous maudirent la funeste décision qui les avait conduits dans ce fatal pays.

Le septième jour toutefois nos souffrances prirent fin, et, quand le soir arriva, nous entrâmes, épuisés et pourtant fort excités, dans la ville de Cajamalca. Depuis le matin, il avait fait beau, mais on craignait à présent que la tempête n'éclatât. D'ailleurs, la pluie, mêlée à la grêle, commença bientôt à tomber, et il se mit à faire froid. « Cajamalca » signifie approximativement « ville gelée ».

Notre étonnement fut grand de trouver la ville complètement abandonnée. Personne ne sortit des maisons pour nous saluer, à la différence des régions côtières où nous avions pu observer cette coutume. Nous empruntâmes à cheval des rues sans rencontrer âme qui vive ni entendre d'autres bruits que ceux des fers des chevaux et leur écho.

Mais avant que la nuit ne fût complètement tombée, nous aperçûmes encore sur les pentes de la montagne, à perte de vue, une quantité incalculable de tentes blanches, dispersées comme des flocons de neige. C'était l'armée de l'Inca Atahualpa, et cette vision plongea, même les plus courageux d'entre nous, dans le désarroi.

3

Le général estima nécessaire d'envoyer une ambassade auprès de l'Inca. Pour ce faire, il choisit le jeune chevalier Hernando de Soto, auquel me liait une franche amitié, et quinze cavaliers. Au dernier instant, de Soto obtint du général la permission que je l'accompagne, et j'en fus heureux.

Nous nous mîmes en route de très bonne heure. À droite, la montagne culminait dans les éthers ; devant nous, la plaine prospérait ; et à gauche tout était si nouveau que je ne cessais de regarder et de m'étonner.

Au bout d'une heure, nous parvînmes au bord d'une large rivière au-dessus de laquelle avait été construit un pont de bois. Nous y étions attendus, et l'on nous conduisit jusqu'au camp de l'Inca. Bientôt nous nous trouvâmes dans une vaste cour entourée d'un portique. Les colonnes étaient artistement ornées de motifs en or. Les murs étaient recouverts

de mortier jaune et bleu de cobalt. Au milieu, il y avait un bassin de pierre circulaire, alimenté en eau chaude et froide par des conduites de cuivre. Des nobles magnifiquement parés et des femmes se tenaient autour du prince, qui portait un habit écarlate et, sur le front, signe de la souveraineté, la borla rouge, dont les franges lui tombaient jusqu'aux yeux.

Il avait un joli regard à l'expression étrangement cristalline et pouvait avoir une trentaine d'années. Il était de forte stature, bien proportionné ; son air impérieux était cependant empreint d'une délicatesse qui nous surprit. De Soto avait emmené l'interprète Felipillo, un indigène baptisé depuis peu, homme profondément sournois, qui, par la suite, fut cause de grands malheurs, comme j'en rendrai compte quand l'occasion se présentera. Il nourrissait une haine contre ses compatriotes dont nous ne pûmes jamais complètement pénétrer la nature ni l'origine ; il fut l'unique rebelle et renégat que nous trouvâmes au Pérou.

Par son truchement, de Soto s'adressa donc à l'Inca. Il présenta les salutations du général et invita respectueusement Atahualpa à daigner rendre visite à notre chef.

Atahualpa garda le silence. Aucune expression, aucun regard ne laissèrent percevoir qu'il avait com-